

Extrait du livre

Un crépuscule admirable Rarogne

André Sarcq

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Collection
LES IMPRESSIONS NOUVELLES-THÉÂTRE

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD

Ouvrage publié avec le concours de « Beaumarchais »



La représentation des pièces de théâtre est soumise
à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.
Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation
devra être déposée auprès de la SACD.

Couverture : © Portrait : Michel Amet
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2008
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

André Sarcq

UN CRÉPUSCULE ADMIRABLE
RAROGNE

Diptyque

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À mes arraché-es.

Qui meurt a ses lois de tout dire.

François Villon, *Le testament*, LXXI.

*Approche, dernière chose que je reconnaisse,
mal incurable dans l'étoffe de peau ;...*

*... Naïvement pur d'avenir, je suis
monté sur le bûcher trouble de la douleur...*

... Suis-je encore, méconnaissable, ce qui brûle ?...

Rainer Maria Rilke.

Dernier poème, mi-décembre 1926.

Traduction Philippe Jaccottet.

*Pourtant, en 1986, la moitié seulement d'un échantillon
de séropositifs asymptomatiques avait informé leur
partenaire stable.*

Frédéric Martel, *Le rose et le noir*.

1996.

Deux personnages : Antoine et Fabien, autour de trente-cinq ans.

Les phrases sans ponctuation finale indiquent une interruption du personnage, de son fait ou par le locuteur suivant.

Une cave vide d'immeuble.

Un mur face au public, percé d'une porte blindée. Scellés dans le mur, quatre enrouleurs métalliques, disposés en carré, d'où pendent des cordes de nylon terminées par des bracelets d'acier, sorte de menottes. Au-dessus des enrouleurs, une ampoule nue pend au bout d'un fil électrique sortant du mur.

Dans un angle, un siège de W.-C. avec la chasse d'eau installée en hauteur, poignée de faïence au bout d'une chaîne très courte.

Dans l'autre angle, un empilement de cartons et de cageots fermés.

En biais, à quelques pas du mur, un vieux fauteuil en cuir, confortable.

La porte s'ouvre violemment sous la poussée d'un homme qui vient rouler sur le sol et se rétablit sur ses pieds. 35-40 ans, beau garçon, élégant, costume deux pièces croisé sur polo col tuyau, allure sportive, sexy. Il est très énervé, à la fois paniqué et furieux.

Entre un autre homme. Jeans et T-shirt blanc, blouson de cuir, cagoule de cuir intégrale avec juste les ouvertures pour les yeux. Il est armé d'un pistolet et tient en joue son vis-à-vis. Très calme, il fait la lumière, referme la porte et fait quelques pas à l'intérieur de la cave, puis s'arrête, fixant longuement son prisonnier tout en le maintenant dans sa ligne de mire. Silence.

LE PRISONNIER, *hurlant*. - Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ?.. Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?.. Mais nom de dieu c'est dingue cette histoire !.. (*Tendant de se ressaisir:*) Allez c'est bon, ça suffit. La blague a assez duré ; on s'est bien amusés, mais maintenant ça commence à devenir un peu pénible, non ? (*Silence. Regardant le pistolet et hurlant de nouveau:*) Mais pose ça bordel de merde ! Pose ça !

Le kidnappeur demeure impassible.

LE PRISONNIER - Mais dites quelque chose ! Ça me rend fou ce silence ! (*Rire nerveux, puis:*) Don't speak french ? No habla francés ? Kein Französisch ? Pycküü... or What ? Allez, ça fait partie de mon boulot le mélange des langues, on finira bien par s'accorder sur une, hein ?

Il se plante sur ses jambes écartées, enfonce les poings dans les poches de son pantalon et toise le kidnappeur. Celui-ci s'approche, et lui décoche un coup de poing à l'estomac. Il s'effondre dans un cri sourd. Alors qu'il cherche à reprendre son souffle, le kidnappeur le saisit par le col et le traîne jusqu'au mur. Non sans difficulté, il lui passe les anneaux aux poignets et aux chevilles, les verrouille d'une pression (un simple clic répété quatre fois) et actionne les enrouleurs pour tendre les cordes au maximum. Le prisonnier se retrouve crucifié, croix de Saint-André plaquée contre le mur. Le kidnappeur se recule alors et va chercher un moment appui sur le fauteuil, comme à la suite d'un immense effort, comme si ces quelques gestes avaient suffi à l'épuiser.

LE PRISONNIER, *affolé.* - Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin... (*Silence.*)

Ah, c'est ça ? Tu... tu aimes ces petits jeux ?.. Ça tombe bien, moi aussi... J'ai déjà pratiqué quelques rituels... Tu verras je te surprendrai... Mais desserre un peu ces cordes, si tu veux que je te montre... J'ai besoin d'un minimum de liberté de mouvement... Allez quoi, tu verras... On va bien s'amuser tous les deux... (*Salace:*) Allez !

Le kidnappeur le considère sans broncher, puis se redresse, plonge la main dans une poche et en ressort une paire de petites clefs, probablement celle des menottes. Il en joue quelques secondes dans son poing, recule de quelques pas, observe encore un instant le prisonnier, se dirige vers la porte, l'ouvre et jette les clefs au loin dans l'obscurité.

Il referme la porte et, après l'avoir désarmé, va poser son pistolet sur l'empilement de cartons et de cageots. Un étui de laque noire y est posé. Il le prend, en tire un long poignard d'acier à la lame très effilée et revient se placer face au prisonnier.

LE PRISONNIER, *en proie à la plus folle terreur.* - Non ! Non !
(*Obscurité totale.*) NOOOOON !

Retour de la lumière.

Le kidnappeur se tient de profil par rapport au prisonnier. Les vêtements de ce dernier gisent en lambeaux à ses pieds. Le kidnappeur achève de découper au poignard son T-shirt, lentement, méticuleusement. Le prisonnier est toujours aussi terrifié et suit du regard les mouvements de la lame. Il se retrouve vêtu de son seul slip. Le kidnappeur recule de deux pas et considère un instant son ouvrage.

LE PRISONNIER, *la voix blanche d'angoisse.* - Ah bon ?.. On s'arrête là ?.. Et pourquoi pas le slip, au point où on en est...

Le kidnappeur se rapproche de lui, place la pointe du poignard à la base de son cou et la laisse glisser sans appuyer en suivant les dessins de la musculature jusqu'à la bande élastique du sous-vêtement. Il l'y maintient un instant comme saisi d'une hésitation. Puis la lame glisse sur le tissu et s'attarde à suivre les contours du sexe.

LE KIDNAPPEUR, *comme s'il se parlait à lui-même.* - L'arme... L'arme du meurtre... Non... L'arme du sacrifice ... Elle doit rester voilée, c'est le rite...

LE PRISONNIER. - Mais c'est fabuleux... Ça parle aussi ce truc-là... Je finissais par me demander...
(*Bref rire tremblé*) Quant au m... meurtre, sacrifice, alors là excusez-moi mais je ne vois pas du tout... Non. Non non une simple queue... ma queue quoi... rien que ma queue...

Le kidnappeur recule à nouveau de quelques pas, considère le prisonnier, puis se dirige vers l'empilement de cartons et de cageots, remise le poignard dans son fourreau de laque noire, se dirige vers la porte, l'ouvre et jette le poignard comme il l'a fait des clefs. Il referme la porte, va reprendre le pistolet sur l'empilement et

vient s'asseoir dans le fauteuil tourné vers le prisonnier. Il croise les jambes dans une attitude confortable, pose le pistolet sur son bas-ventre et croise les mains sous son menton. Il regarde le prisonnier et se tait.

LE PRISONNIER. - So what... On fait quoi maintenant ?

Silence du kidnappeur.

LE PRISONNIER. - J'ai mal et j'ai froid.

LE KIDNAPPEUR. - Tu auras froid longtemps.

LE PRISONNIER. - Longtemps ? C'est à dire ?

LE KIDNAPPEUR. - Six mois.

LE PRISONNIER. - Six mois, rien que ça ! Putain six mois !

Le kidnappeur confirme d'un signe de la tête.

LE PRISONNIER, *sur un ton un peu raffermi.* - Six mois c'est long. C'est très long. Je doute de pouvoir tenir la distance, dans cette tenue et cette position... D'autant que, figurez-vous - figure-toi puisque, semble-t-il, nous allons nous tutoyer - d'autant qu'il m'arrive de me sustenter un peu, de temps à autre, et de boire, aussi...

LE KIDNAPPEUR, *désignant l'empilement dans son dos.* - Tout est là.

LE PRISONNIER. - Tout ?

LE KIDNAPPEUR. - La nourriture, en conserves, séchée, lyophilisée, les barres de céréales, le chocolat, les cakes... et l'eau, le lait longue conservation, les jus de fruits... quelques médicaments aussi, les plus usuels... Tout est là.

LE PRISONNIER. - C'est trop de prévenances. Mais... pour les légumes et les fruits frais... c'est toi qui feras mon marché peut-être ?

LE KIDNAPPEUR. - Pas de marché.

LE PRISONNIER. - Ah. Pas de marché... Et le scorbut ?

LE KIDNAPPEUR. - Il y a aussi des plaquettes de vitamine C.

LE PRISONNIER. - Je vois que tu as pensé à tout. Et... durant ces six mois, puis-je espérer que j'aurai l'honneur de quelques visites... au moins les tiennes... À quelle fréquence ?.. Et qu'en ferons-nous ?

LE KIDNAPPEUR. - Pas de visites.

LE PRISONNIER. - Pas de visites ?

LE KIDNAPPEUR. - Non.

LE PRISONNIER. - Aucune ?

LE KIDNAPPEUR. - Aucune.

LE PRISONNIER. - En six mois pas une seule visite !
Mais... s'il m'arrive quelque chose... une crise d'appendicite...
une péritonite !.. un accident quelconque !..

Silence du kidnappeur.

LE PRISONNIER. - J'ai des allergies !.. Je fais de l'asthme !

LE KIDNAPPEUR. - Il y a aussi de la polaramine.

LE PRISONNIER. - Tiens ? ! Comment sais-tu que j'en ai besoin ?.. On se connaît ?

Silence du kidnappeur.

LE PRISONNIER. - Soit.

Il manque pourtant quelque chose à cette jolie dînette : une cuisinière, ou au minimum un réchaud... Je ne vais tout de même pas manger froid six mois

LE KIDNAPPEUR. - Si fait. Six mois durant tu mangeras et boiras froid.

LE PRISONNIER. - J'ai froid et j'ai mal. Ou plutôt j'ai d'abord mal et ensuite froid.

Le kidnappeur va pour se relever, mais s'interrompt dans son mouvement et se rassied.

LE PRISONNIER. - Et combien de temps la crucifixion est-elle censée durer ? Puisqu'apparemment je ne dois pas mourir... Trois jours, comme l'illuminé de Nazareth ?

Il se démène pour essayer de faire céder ses liens.

LE KIDNAPPEUR. - Tu n'y arriveras pas. C'est de la corde de nylon, résistance 623 kilos. Idem les enrouleurs, et même un petit peu plus... À ce propos, toujours afin de t'éviter des efforts inutiles, les couverts - oui, je t'ai pourvu en couverts, tout de même... - les couverts et les gobelets sont en plastique. On ne peut rien trancher avec ces ustensiles. Et pas davantage avec les couvercles des boîtes de conserve en métal. Ça n'entame pas cette qualité de nylon, j'ai essayé.

LE PRISONNIER. - Enlève cette putain de cagoule. On se connaît j'en suis sûr : tu sais que j'ai besoin de polaramine.

Le kidnappeur ne fait pas un geste.

LE PRISONNIER. - ... Ou alors on joue. C'est froid, ça brûle, OK ? Je te pose des questions et tu me dis si j'approche ou m'éloigne. Allez, je commence.

LE KIDNAPPEUR. - Non. Pas de jeu.

LE PRISONNIER. - J'ai mal. Trois jours ce sera trop long. Je ne sens déjà plus mes poignets, tu as tendu trop fort.

Le kidnappeur hésite, se saisit de son pistolet, l'arme, le pointe sur le prisonnier et va débloquent les enrouleurs. Puis, tenant toujours le prisonnier sous la surveillance du pistolet, vient se rasseoir dans le fauteuil.

LE PRISONNIER *tire sur les cordes, fait jouer ses articulations et se masse les poignets avec satisfaction.* - Merci.

Il vérifie sa liberté de mouvement, le bon dévidage des enrouleurs. Ceux-ci sont désactivés. Ils ne rembobinent pas. Ce qui fait que les cordes déroulées pendent derrière lui à ses poignets et à ses chevilles. Pour mesurer la longueur dont il dispose, il va jusqu'à l'empilement de cartons et de cageots, puis, à l'angle opposé de la pièce, jusqu'au W.-C. À chaque fois il doit passer devant le kidnappeur et le fait prudemment à l'écart de celui-ci. Il revient se poser à sa place initiale et là commence à agiter les bras, à jouer avec les cordes, mimant les personnages. - Guignol ?.. Pierrot ?.. Polichinelle ?.. La sorcière ?.. Pinocchio ?..

LE KIDNAPPEUR. - Tu y es. Pinocchio, oui. Pinocchio.

LE PRISONNIER. - Un rôle difficile ! Tu vas être déçu. S'il m'arrive de mentir un peu, comme tout le monde, en revanche, pour ce qui est du nez...

LE KIDNAPPEUR. - Tu mens *beaucoup*. Et pour ce qui est de l'allongement, ta queue y supplée amplement.

LE PRISONNIER. - Retire cette cagoule.

Le kidnappeur reste immobile.

LE PRISONNIER. - Bon ! On continue l'inventaire des prestations de ce quatre étoiles.

Ah oui. Il m'arrive aussi de faire ma toilette. Une fois par jour minimum. Je ne demande pas la douche - un luxe probablement inenvisageable - mais au moins un lavabo et un miroir ; pour ce genre de soins, c'est bien le moins... Et, peut-être cela m'a-t-il échappé...

LE KIDNAPPEUR. - Le lavabo et le miroir sont tout à fait superflus. Il suffit d'un peu d'eau.

LE PRISONNIER. - Je ne vois pas non plus de robinet.

LE KIDNAPPEUR, *regardant en direction du W.-C.* - Il y a de l'eau.

LE PRISONNIER. - Je vois. (*Il se dirige vers le W.-C. et fixe la cuvette.*) Six mois à me contempler dans l'eau d'un chiotte... Beau miroir... Digne de moi, je suppose... Bon dieu tu dois m'en vouloir à mort ! Retire ce truc.

Le kidnappeur reste sans réaction.

LE PRISONNIER *se retourne vers le W.-C. et va pour tirer la chasse, mais il s'aperçoit qu'il ne dispose pas d'une longueur de corde suffisante pour atteindre la poignée.* - Oh oh, petit problème technique. On n'a pas tout calculé...

LE KIDNAPPEUR. - Tout est très bien calculé.

LE PRISONNIER. - Ah oui ? Et comment je fais ?

LE KIDNAPPEUR. - Cherche un peu.

LE PRISONNIER *réfléchit, tourne autour du siège.* - Désolé, non. Je ne vois pas... À moins... (*Il monte sur les rebords de la cuvette ; la poignée pend à hauteur de son visage mais il ne peut la saisir de ses mains, les cordes sont trop courtes.*) Non, tu vois, rien à faire. Même comme ça je n'y arrive pas.

LE KIDNAPPEUR. - Mais si tu peux.

LE PRISONNIER. - ?..

LE KIDNAPPEUR. - Tu as des dents...

LE PRISONNIER, *sautant à terre en proie à une fureur froide.*
- Alors ça c'est le clou ! Chapeau ! Bien salaud, bien sadique ! Dans ton genre tu mérites les palmes ! Salaud ! (*Il fait deux pas menaçants en direction du kidnappeur.*) Retire la cagoule !

LE KIDNAPPEUR *s'empare de son pistolet et le pointe sur le prisonnier qui recule vivement.* - Un salaud, exact. Un vrai salaud. Mais qui ne t'arrivera jamais à la cheville... Si tu connaissais la puissance du dégoût, cette force froide...

LE PRISONNIER. - Je te dégoûte !.. Eh bien, voilà au moins un début d'éclaircissement.
Puis-je savoir en quoi ?

LE KIDNAPPEUR, *reposant le pistolet.* - Ça ne te fatigue pas, toutes ces questions ?

LE PRISONNIER. - Il faudra bien en arriver tôt ou tard aux réponses. Il doit bien y avoir un dénouement à ce mystère, une raison à ce délire ; autant abréger, non ?

LE KIDNAPPEUR. - Nous avons tout le temps.

LE PRISONNIER. - J'ai froid.

LE KIDNAPPEUR. - Carton du dessus.

LE PRISONNIER *va aux cartons, ouvre celui du dessus et en tire une couverture dans sa housse plastique. Il défait l'emballage. La couverture est d'un rouge sang sombre. Il la déploie et émet un sifflement admiratif.* - Classieux ! (*Il la palpe.*) Et épaisse avec

ça ; elle doit tenir chaud. (*Il exécute une passe de toréador face au kidnappeur.*) Olé ! (*Il s'en couvre les épaules, s'enroule dedans et retourne s'asseoir à la même place, pareil à un Indien au pied d'un mur.*) Merci.

Silence.

LE PRISONNIER. - J'attends.

LE KIDNAPPEUR. - Tu attends quoi ?

LE PRISONNIER. - La cagoule.

LE KIDNAPPEUR. - Va te faire foutre.

LE PRISONNIER, *ouvrant large un pan de sa couverture.* - Quand tu veux.

Le kidnappeur repointe brusquement son arme sur lui.

LE PRISONNIER, *refermant le bras et se recroquevillant sous la couverture.* - Déconne pas c'était pour rire !.. Déconne pas. (*Silence.*)

Mais bordel de merde pourquoi est-ce que tu m'infliges ça ?.. Mais dis-le au moins... Dis-le bon dieu ! (*Les larmes lui viennent.*)

LE KIDNAPPEUR *abaisse lentement le pistolet, le désarme et le repose sur lui.* - C'est plutôt bien que tu pleures... Tu pleures souvent ?

LE PRISONNIER, *se ressaisissant.* - Pas très souvent, non. En fait, assez peu. Il faut dire que je me trouve rarement dans ce genre de situation.

LE KIDNAPPEUR. - Tu aimerais pleurer plus souvent ?

LE PRISONNIER. - Que veux-tu dire ?

LE KIDNAPPEUR. - Je précise ma question : penses-tu que tu *devrais* pleurer plus souvent ?

LE PRISONNIER. - Sur quoi ?

LE KIDNAPPEUR. - Sur quoi ou sur qui, peut-être.

LE PRISONNIER. - ... Qui ?.. Les autres ?.. Lesquels ?..

LE KIDNAPPEUR. - Et sur toi ?

LE PRISONNIER. - Sur moi ? Non, ce n'est pas le genre de la maison. Les coups qu'on me porte je les rends, si je peux. Sinon j'oublie. Mais larmoyer à longueur de temps sur mon pauvre sort, ce n'est pas mon style. Ce serait plutôt l'inverse. Du reste, jusqu'aujourd'hui, je dois reconnaître que je n'ai pas eu trop d'occasions de me répandre en fontaine... La vie a été plutôt sympathique envers moi.

LE KIDNAPPEUR. - Et ceux que *tu* as blessés ?

LE PRISONNIER. - S'ils ne m'avaient rien fait, je n'avais aucune raison de les maltraiter. Donc je ne l'ai pas fait.

LE KIDNAPPEUR. - Jamais ?

LE PRISONNIER. - Jamais.

LE KIDNAPPEUR. - Donc tu ne pleures pour ainsi dire pas.

LE PRISONNIER. - Je te le répète, je pleure très rarement. J'aime les gens et j'aime la vie qui est bonne envers moi. En conséquence de quoi j'ai très peu de raisons de pleurer.

Silence.

LE PRISONNIER. - Et toi ?

LE KIDNAPPEUR. - Moi ?

LE PRISONNIER. - Tu pleures souvent ?

LE KIDNAPPEUR. - C'est dommage. J'aurais aimé apprendre que tu avais pleuré ces dernières années... au moins un peu, de temps en temps... C'est vraiment dommage.

Il reprend le pistolet et en vise à nouveau le prisonnier.

LE PRISONNIER. - Ça ne prend plus.

LE KIDNAPPEUR. - Qu'est-ce qui ne prend plus ?

LE PRISONNIER. - Le coup du flingue. Tu ne me buteras pas.

LE KIDNAPPEUR. - Et pourquoi je ne te buterais pas ?

LE PRISONNIER, *désignant d'un geste la cave.* - À cause de tout ça... Tu ne te serais pas donné tout ce mal pour rien... Tu tiens trop à me voir pourrir ici.

LE KIDNAPPEUR. - Exact. Mais je pourrais céder au plaisir de faire juste un petit carton... Je ne sais pas moi... une oreille... un orteil... une couille...

LE PRISONNIER. - Vise bien, tu pourrais louper. Vois-tu, j'ai là certaine particularité physique : je ne dispose que d'une couille et demie, et

LE KIDNAPPEUR, *comme se parlant à lui-même.* - Je sais, oui, les oreillons.

LE PRISONNIER. - ... Coupé !!

LE KIDNAPPEUR. - ?..

LE PRISONNIER. - Tu viens de te couper ! Je sais qui tu es... Incroyable !.. Après tout ce temps !.. Quel con j'ai été de ne pas y penser plus tôt !

LE KIDNAPPEUR. - Et sur quoi fondes-tu cette belle certitude ?

LE PRISONNIER.- Tout simplement cette histoire de couille atrophiée.

LE KIDNAPPEUR. - Il suffit d'avoir baisé une fois avec toi pour l'avoir constaté. Et les mecs avec qui tu t'es allongé - allongé ou même pas, d'ailleurs - sont légion.

LE PRISONNIER. - Je ne le nierai pas. Mais toi, tu sais que c'est dû aux oreillons. Et ça, aussi absurde que ça puisse te paraître - et en un sens ce l'est, effectivement - depuis que je suis en âge de tirer mon coup je ne l'ai jamais confié qu'à un seul mec, un seul, j'en suis certain... Et ce mec je ne l'ai pas oublié... Il faut dire que c'est le seul avec qui je suis resté presque trois ans, un bail, pour un prédateur de mon espèce.

Silence du kidnappeur.

LE PRISONNIER. - Tu te souviens ? Tu disais que « ce déséquilibre physique était à l'image, et peut-être même à la source, de l'aspect bancal de ma psychologie de fond »... entre autres gentilleses... Cela pour les jours où tu parvenais à contenir à peu près ta colère... Mais il y a eu aussi les autres jours, en bien mieux, ou bien pire... Je t'en prie, retire cette cagoule. S'il te plaît.

Le kidnappeur hésite un instant, lâche un soupir et, d'un geste las, retire sa cagoule. Quand il a terminé, on découvre un visage émacié, les yeux cernés, les cheveux poivre et sel, visage à l'évidence prématurément et terriblement vieilli.

LE PRISONNIER. - Antoine. C'est bien toi...